

JOHANNA ET ARTHUR SCHOPENHAUER

SOUVENIRS D'UN VOYAGE
À BORDEAUX EN 1804

*Traduction de l'allemand, présentation,
notes et iconographie commentée par ALAIN RUIZ*

Préface de JEAN-PAUL AVISSEAU

*Avec 60 illustrations hors-texte et deux études
d'HANS-ULRICH SEIFERT et RUDOLF MALTER*

CHAPITRE II

« AVEC LES YEUX DU MONDE... » : JOHANNA SCHOPENHAUER VOYAGEUSE, PAR HANS-ULRICH SEIFERT.

On oublie parfois que les mères précèdent leurs fils, que les épouses, au moins dans nos contrées, perdent leur nom en s'asservissant, comme on disait autrefois, au « joug de l'hymen » et que bon nombre de filles d'hommes passés à la célébrité ont du mal à sortir de l'ombre paternelle. Les femmes qui voyagèrent à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle ne font pas exception à cette règle.

Dorothea von Schlözer, la première femme reçue docteur à une université allemande, ne fut longtemps connue qu'en tant que fille d'un historien célèbre en son temps, August Ludwig von Schlözer, le doyen de l'historiographie allemande des Lumières. Ses voyages en France en 1801 et de 1803 à 1805 lui ont valu un buste de Houdon et un portrait à l'huile de Lemonnier, mais « la grosse Allemande », comme Madame de Staël l'appela peu plaisamment, n'a jamais publié ses journaux de voyage qu'on ne connut qu'en 1923 et en partie seulement, sous forme de fragments intercalés dans les pages d'un essai biographique rédigé par un de ses descendants.

Autre est le cas d'une femme de lettres telle que Helmina von Chézy, amenée toute jeune à Paris en 1801 par Madame de Genlis qui l'avait prise sous ses ailes à Hambourg, lieu d'asile et de rencontre pour les émigrés français pendant la Révolution. Petite fille d'une poétesse du XVIII^e siècle, la célèbre Karschin, Helmina ne tarda pas à se lancer dans le journalisme. Elle devint rédactrice en chef d'une revue allemande éditée à Paris de 1803 à 1807, les *Französische Miscellen* (« Mélanges français »), épousa le conservateur des manuscrits de la Bibliothèque nationale et publia une description fort intéressante de la vie de la capitale française sous Napoléon qu'elle observa des œils-de-bœuf des salons de l'époque en spectatrice familière privilégiée. Elle signa ses œuvres – récits, contes, nouvelles, romans, mémoires – avec les noms qu'un destin mouvementé lui donna : née Klencke, divorcée Hastfer, remariée de Chézy.

Fille d'un professeur de l'université de Göttingen comme Dorothea von Schlözer, Therese Huber, elle, hésita longtemps avant de donner son nom aux fruits de son imagination fertile. En 1784, elle avait épousé à vingt ans l'homme de lettres et savant Georg Forster qui se trouvait alors au seuil d'une belle carrière universitaire. Encore à peine adolescent, il avait accompagné avec son père le fameux capitaine James Cook dans sa seconde expédition autour du monde en 1772-1775. Son engagement comme « grande figure de proue du jacobinisme allemand » dans le mouvement révolutionnaire de Mayence en 1792-1793 l'a sauvé de l'oubli après sa mort en exil dans une misérable chambre d'hôtel à Paris, le 10 janvier 1794. Quatre mois plus tard, Therese se remaria avec Ludwig Ferdinand Huber, un ami du défunt écrivain et rédacteur à Neuchâtel en Suisse de revues qui diffusaient des idées girondines. Elle partagea cette activité, mais c'est sous le nom de ce second mari que parurent ses premiers travaux littéraires, parmi lesquels un des premiers romans allemands dont l'action se passe pendant la Révolution. Ce n'est qu'en 1811, sept ans après la mort de Huber, qu'elle signa pour la première fois de ses initiales et ce, pour annoncer une œuvre de plume, les *Bemerkungen über Holland* (« Remarques sur la Hollande »), récit d'un voyage qu'elle avait fait deux ans auparavant.

Grande différence entre Therese Huber qui coiffa le bonnet phrygien à Mayence en 1792 et la « mère du philosophe », Johanna

Schopenhauer. Celle-ci l'a dit elle-même dans ses mémoires inachevés qui s'arrêtent en 1789, un an après la naissance de son fils Arthur, l'année même de la prise de la Bastille, dont le récit remplit les dernières pages de son livre. « À aucun prix je n'aurais mis le bonnet rouge des jacobins », écrit-elle, et de poursuivre : « J'ai toujours détesté les femmes qui singent le sexe masculin. Un cœur rempli d'un mâle courage, soit ; mais c'est là tout ce qu'il faut. On ne doit pas renchérir en essayant d'imiter les hommes jusque dans leur façon de s'habiller ni contrefaire leur comportement. »

La tenue vestimentaire n'est pas une question accessoire dans ces vies de femmes au sortir de l'âge des Lumières¹, en une époque où les modes changèrent au gré des mouvements politiques et prirent une signification qui allait bien au delà de la pure apparence. Ce que l'on porte alors sur soi ne dit pas seulement ce que l'on est, mais aussi ce que l'on pense. Ainsi l'« invention de la liberté », formule qui peut servir d'épithète à l'époque vécue et décrite par Johanna Schopenhauer, s'y trouve dessinée à fleur de peau, de l'abandon des baleines de corset et de robes à paniers à la conquête des nouveaux tissus en toile d'araignée du XIX^e siècle, le tulle, le Jaconet et l'organdi, atours trompeurs mais authentiques d'un mouvement qui ne connaissait pas encore son nom.

Résistons à la tentation d'aller plus avant dans cette histoire de la mode qui nous ferait bientôt découvrir à Lyon un Allemand émigré fabriquant de robes à baleines et, à Weimar, l'éditeur d'un *Journal des Luxus und der Moden* (« Journal du luxe et des modes ») faisant la réclame des nouveaux tissus français au début du XIX^e siècle. Nous reviendrons et à Lyon et à Weimar avec Johanna Schopenhauer dont nous allons maintenant essayer de suivre l'itinéraire sans en perdre le fil.

Née fille d'un riche commerçant le 9 juillet 1766 dans la Ville libre de Dantzig (aujourd'hui Gdansk, en Pologne), la petite Johanna Trosiener passa une enfance à l'abri de tout souci matériel. Elle jouit d'une éducation qu'on qualifierait aujourd'hui d'euro-péenne, ce qui n'a rien d'étonnant vu le rôle charnière entre l'Est et l'Ouest joué par sa ville natale jusqu'au premier partage de la Pologne en 1772. Ainsi eut-elle pour institutrice une ancienne réfugiée huguenote, Madame Chodowiecki, dont le fils, le fameux

peintre-graveur du même nom, s'amusait parfois à montrer son art à l'école maternelle qu'elle dirigeait. Ces visites de l'artiste laissèrent chez Johanna des traces profondes et les germes d'une inclination pour la peinture qui la remplit sa vie durant. Elle apprit le polonais de sa gouvernante et l'anglais du prédicateur de la colonie britannique de Dantzig que des liens amicaux attachaient aux Trosiener. Son français, elle le perfectionna dans une « Société de jeunes femmes », espèce de pensionnat où l'on parlait cette langue et où la bourgeoisie de la ville envoyait ses jeunes filles en fleur pour les préparer à leur entrée dans le monde.

L'esprit hanséatique de son entourage ainsi qu'un naturel hostile aux grands fastes mondains préservèrent Johanna du risque de tomber dans les vieilles ornières de la haute société. À part les bals et la danse, elle s'intéressait autant aux questions de biologie et d'astronomie qu'à la peinture. En 1785, à peine âgée de dix-neuf ans, elle épousa Heinrich Floris Schopenhauer, « républicain inflexible » d'une liberté d'esprit qu'elle dit n'avoir jamais retrouvée chez un autre homme, et c'est avec lui, riche négociant de presque vingt ans son aîné, qu'elle entreprit son premier grand voyage qui la mena à travers l'Allemagne en France et en Angleterre. Elle passa le mois d'août 1787 à Paris, quatre semaines qui ne permirent guère plus que d'effleurer la ville déjà pleine de signes annonciateurs des grands événements qui devaient, deux ans plus tard, bouleverser l'Europe entière. Quelques mois après son retour à Dantzig, elle donna naissance à un fils qui était appelé à devenir le philosophe de l'irrationalisme allemand et le grand théoricien du pessimisme du XIX^e siècle.

Johanna ne songeait alors pas encore à écrire. « Dans le pire des délires, je n'aurais cru possible que des femmes autres que Madame de Dacier ou l'épouse du professeur Gottsched puissent se faire écrivains ; que moi-même, un demi-siècle plus tard, pourrais contribuer à augmenter le nombre de femmes de lettres » : voilà ce que, septuagénaire, Johanna Schopenhauer écrivait dans ses *Souvenirs* en revoyant cette époque de sa vie. Mais il devait en aller autrement vingt-cinq années plus tard.

En 1793, les Schopenhauer déménagèrent de Dantzig à Hambourg pour échapper aux suites du deuxième partage de la Pologne qui amena l'annexion de l'ancienne Ville libre par la Prusse.

C'est à Hambourg que naquit en 1797 Adele Schopenhauer qui devait suivre la carrière littéraire choisie par sa mère. Des bords de l'Elbe, la famille partit pour le dernier voyage commun qui fut aussi le plus long que Johanna ait jamais entrepris. De 1803 à 1805, elle parcourut en compagnie de son mari et de son fils la Hollande, la Belgique actuelle, l'Angleterre et l'Écosse, la France dans presque toute son étendue, la Suisse, l'Autriche et des coins de l'Allemagne qu'elle ne connaissait jusqu'alors pas, et, cette fois, elle écrit : elle tient un journal qui lui servira plus tard à rédiger ses *Souvenirs d'un voyage dans les années 1803, 1804 et 1805*. Mais avant de rejoindre la cohorte des voyageuses-écrivains dont l'effectif considérable n'est connu que depuis peu,² elle perdit son mari qui se suicida quelques semaines à peine après leur retour à Hambourg. Elle déménagea de nouveau pour aller à Weimar, le centre du classicisme allemand, ce qui changea complètement sa vie.

L'installation de Johanna dans la capitale thuringienne en automne 1806 précéda de peu la victoire des armées napoléoniennes sur les Prussiens à la bataille d'Iéna. Ainsi la veuve de quarante ans fut-elle témoin oculaire de brutales scènes de guerre qui marquèrent son jugement sur les Français : ne s'égarera-t-elle pas dans son roman *Die Tante* (« La Tante ») jusqu'à parler de « détrousseurs du monde » ? Mais les changements dans son entourage immédiat s'avérèrent plus importants pour son développement intellectuel que les révolutions du monde extérieur. Son salon littéraire devint le point de rencontre de tous les grands de Weimar, de Wieland à Goethe, et, dans les années qui suivirent, une grande partie de l'intelligentsia allemande, des frères Grimm à Ludwig Börne, l'auteur des *Briefe aus Paris* (« Lettres de Paris »), paraît s'y être donné rendez-vous.

Parmi les premiers habitués du salon, il y eut Karl Ludwig Fernow, bibliothécaire, écrivain et traducteur de Pétrarque, avec lequel Johanna se lia étroitement. À l'instigation de celui-ci, elle traduisit quelques articles de mode pour le *Journal des Luxus und der Moden* (« Journal du luxe et des modes ») que dirigeait le puissant libraire-éditeur et entrepreneur Bertuch et qui s'imprimait au « Comptoir industriel » de celui-ci à Weimar.

Après la mort prématurée de Fernow en 1808, Johanna mit de l'ordre dans les papiers qu'il avait laissés et elle les publia avec

quelques commentaires amicaux en 1810. Dans les années qui suivirent, écrire devint son métier. C'est alors qu'elle rédigea ses *Erinnerungen von einer Reise in den Jahren 1803, 1804 und 1805* («Souvenirs d'un voyage dans les années 1803, 1804 et 1805»), dont le troisième tome paru en 1817 contient le récit de son séjour en France. La *Zeitung für die elegante Welt* («Gazette pour le monde élégant»), dont le titre circonscrit bien la sphère de ses lecteurs – les milieux aristocratiques et bourgeois cultivés –, donna du livre un résumé bienveillant dans son numéro du 4 octobre 1817. On y lit : «Chaque lecteur, qui a suivi l'auteur dans son voyage en Angleterre, en Écosse et en Hollande, sera content de l'accompagner ici sur son chemin dans le Midi de la France. Bien qu'il existe déjà un nombre considérable de descriptions de ce pays, cette plume particulière décrit maintes choses d'une façon tout à fait nouvelle, avec cette vivacité personnelle qui n'appartient qu'à elle et qu'on cherchera vainement ailleurs [...] Le voyage de Paris à Bordeaux, qui se trouve au début de ce troisième tome, est amusant et fait grâce aux lecteurs de détails trop circonstanciés et fatigants. Bon nombre d'observations aussi fines que pertinentes ont échappé aux regards scrutateurs des voyageurs érudits qui sont habitués, eux, à voir les choses sous un angle différent. La manière de voir divergente de notre auteur est ce qui rend son récit si attrayant et si intéressant.»

Cette «manière de voir» que Johanna Schopenhauer travaille, qu'elle recrée à son bureau pour en faire une écriture reconnaissable entre toutes et peut-être aussi pour savourer l'arrière-goût des temps révolus, oui, cette «manière de voir» fait d'elle une des femmes de lettres les plus lues de l'Allemagne de la Restauration. Le succès des *Souvenirs d'un voyage*, qui, connaissant plusieurs éditions plusieurs fois remaniées et augmentées,³ la rend ambitieuse. Elle écrit : «Je retravaille chaque ligne que je destine à l'impression trois ou quatre fois. Rien ne doit sortir de mes mains qui ne soit parfait, au moins dans la mesure où je suis capable d'atteindre à la perfection.» Cette prétention renforce l'intérêt des éditeurs pour cet auteur désormais connu et apprécié qui se plie d'autant plus volontiers aux demandes des grandes maisons Bertuch, Cotta, Brockhaus que la faillite de sa banque lui fait perdre en 1819 toute sa fortune. Ainsi paraissent entre les différentes rééditions des

Souvenirs d'un voyage dans les années 1803, 1804 et 1805 des descriptions d'autres voyages entrepris en 1818 et 1828 sur le Bas-Rhin, en Hollande et en Belgique, des contes, des nouvelles et des romans ainsi qu'un livre intitulé *Johann van Eyck und seine Nachfolger* («Johann van Eyck et ses successeurs», 1822) qui sert toujours d'ouvrage de référence à tous ceux qui s'intéressent à la peinture flamande du xv^e siècle.

Mais c'est surtout la romancière que ses contemporains appréciaient. Parue en 1819-1820, la *Gabrièle* de Johanna Schopenhauer⁴ que l'on a souvent comparée à la *Corinne* de Madame de Staël, est l'histoire d'un mariage forcé et des complications sentimentales qui en résultent pour l'héroïne tiraillée entre ses devoirs conjugaux et son amour pour un jeune homme, âme-sœur qui ne peut s'unir à la sienne qu'au moment de sa mort. La trame de cette histoire fit parler un critique du temps de «roman du renoncement», terme qui paraît avoir servi de programme aux œuvres qui suivirent, surtout dans *Die Tante* («La Tante»), livre traduit en plusieurs langues peu après sa parution en 1823.⁵ Le thème du voyage reste présent et sensible dans ces compilations romancées où plus d'un souvenir de la voyageuse du tournant du siècle se trouve incorporé dans la fiction Restauration, qu'il s'agisse d'une description détaillée des beautés du lac de Constance dans *Gabrièle* ou de l'évocation d'un orage sur Marseille dans *La Tante*.

L'année même où parut ce dernier roman, une attaque d'apoplexie frappa Johanna Schopenhauer et la laissa partiellement paralysée jusqu'à la fin de ses jours. Peut-être faut-il voir là une raison qui fit qu'elle perdit sa croyance en l'utilité des voyages. Mais ce n'est certainement pas la seule. En effet, on voit un des personnages de *La Tante*, le vieux Meinau, raisonner sur le rétrécissement du monde à cause du rapprochement des capitales et des cours «dû aux voyages sans fin». De même écrivant à plus de soixante ans une dernière *Excursion sur le Bas-Rhin et en Belgique en l'an 1828* («Ausflucht an den Niederrhein und nach Belgien im Jahre 1828»), Johanna consacre tout un chapitre de son récit aux «voyageurs de notre temps» pour se plaindre «du goût des voyages devenu épidémique de nos jours et qui met en route dix fois plus de voyageurs en une seule année que naguère en une période de dix ans.»

Ce qui s'annonçait là était la fin de l'ère des diligences. Déjà avant la mise en service d'un réseau ferroviaire à partir des années quarante, l'originalité du voyage du « bon vieux temps » a disparu du fait des améliorations apportées aux moyens de transport et aux voies de communication. « De nos jours, écrivait Johanna Schopenhauer, un voyage n'est plus qu'une promenade un peu prolongée. » Davantage de gens circulaient plus rapidement qu'au siècle précédent, et cette mobilité accrue des sociétés industrielles en voie de développement a aussi influé sur ce qu'on attendait désormais d'un récit de voyage. En tant que morceau de littérature, celui-ci devait non plus tant restituer la matérialité des choses vues puisque la possibilité de les voir soi-même n'était plus aussi lointaine qu'encore un demi-siècle plus tôt, mais recréer une atmosphère, fournir au lecteur des points de repère lui permettant de s'identifier à l'approche d'une réalité étrangère, devoir qui devenait plus important que la pure description d'itinéraires. Ainsi donc la littérature de voyage s'ouvrait vers d'autres genres narratifs et c'est justement cette ouverture que Johanna Schopenhauer a réalisée avec beaucoup de succès.

Dans la troisième édition du *Voyage à travers l'Angleterre et l'Écosse* qu'elle data de « Weimar, le 30 septembre 1825 », Johanna écrivait : « Je renouvelle mes instances pour qu'on ne regarde pas ce livre avec trop d'exigences. Il contient le simple récit d'une femme qui a noté ce qu'elle a vu et ce qu'elle a pu observer dans le monde. Mes descriptions ne veulent qu'amuser et ne visent point à donner un enseignement profond. Je les dédie tout d'abord aux femmes allemandes qui n'auront guère de mal à s'approprier mon point de vue tout en sachant que ce n'est que ma manière de voir qui pourra rendre mon ouvrage intéressant aux yeux des hommes. »

Cette « manière de voir », cette façon de captiver les lectrices, un des critiques du *Journal des lettres, des Beaux-Arts, du luxe et des modes*, qui succéda au *Journal du luxe et des modes* cité plus haut, les a expliquées par un rapprochement intéressant dans un article où le style du récit à la Johanna Schopenhauer est décrit par une métaphore qui servira, une quinzaine d'année plus tard, aux thèmes classiques du roman stendhalien. Le critique en question remarquait : « On croit voir les choses ici [c'est-à-dire dans les

Souvenirs d'un voyage] telles qu'elles se reflètent dans un miroir. Quelqu'un de la bonne société raconte, non sans esprit et humour, avec cette ingénuité qu'on ne rencontre que parmi les gens véritablement cultivés les impressions qu'elle a reçues d'un pays et de ses habitants. Jamais on ne la voit rechercher plus d'érudition ou plus de sentiment qu'il faut pour décrire les choses vues telles qu'elles sont et pour les faire apprécier à leur juste valeur. Cette description d'un voyage nous rappelle une règle que tout voyageur, qui veut publier ses observations, devrait considérer comme une loi inviolable, à savoir : regarder les choses avec les yeux du monde et non de l'œil myope de celui qui est confiné dans les limites de son univers domestique.»

En effet, ce n'est ni le regard scrutateur du voyageur érudit ni celui du voyageur sentimental enclin à faire de chaque événement un reflet de sa subjectivité qui commande les descriptions de Johanna Schopenhauer. Non, c'est une vision cosmopolite pleine de retenue, sage, parfois presque impassible et qui englobe par exemple les beautés naturelles de la Provence – « le beau pays aux citronniers en fleur », comme elle écrit en se souvenant du chant de *Mignon* de Goethe – et les affreux effets du capitalisme naissant sur les bords du Rhône où « le grand nombre d'ouvriers a diminué le prix de leur travail au point qu'ils n'ont guère plus de quoi vivre malgré tous leurs efforts. »

Douée d'un don d'observation aiguë, mais dépourvue d'esprit (ou de volonté) d'analyse, Johanna Schopenhauer réunit les contradictions du monde qu'elle voit en tableaux multicolores teintés d'une note de journalisme vivant qui ne cache pas sa dette envers le fondateur du genre Louis-Sébastien Mercier, auteur du célèbre *Tableau de Paris*, qui fut du reste le guide privilégié des Schopenhauer dans la capitale française durant l'hiver 1803-1804. Mais lisons plutôt pour nous faire une idée de la chose, ces lignes de « la mère du philosophe » qui n'avait que seize ans à l'époque :

« Tout ce qui orne notre existence provient, hélas, des chaumières des pauvres, et ce, souvent accompagné de pleurs et de soupirs. Dans notre joie, nous n'y pensons pas, et il vaut mieux ne pas y penser, à moins de ne vouloir aigrir nos jouissances sans que cela serve à quelque chose. Et pourtant, il n'est parfois pas inutile de s'en souvenir. C'est ce qui nous est arrivé à Lyon [...] Un jour, nous

y trouvâmes réunie toute une famille autour d'un repas plus que frugal dans une chambre mesquine, mais propre. Seule l'aînée des filles, une enfant de dix-huit ans pâle, mais belle, travaillait au métier un tissu luxueux à ornements floraux destiné à embellir les chambres de l'impératrice à Saint-Cloud. Elle tissait pendant que son père mangeait afin que le travail puisse être continué sans interruption et pour que le seul métier qu'ils possédaient ne s'arrête pas une seule minute. Même après l'heure du coucher, son père et elle se relayaient, mais nous ne vîmes que trop clairement que même ces efforts conjugués ne suffisaient guère à nourrir cette famille à laquelle il fallait encore ajouter la mère et plusieurs petits enfants.»

Observations semblables à Londres et à Liverpool, et Johanna de décrire à côté du paupérisme urbain et de la misère dans les campagnes les nouvelles acquisitions des riches collectionneurs anglais et les beautés des lacs d'Écosse. C'est sans doute cette juxtaposition sans sentimentalité, mais non dépourvue de compassion, qui caractérise le mieux le style de ses récits de voyage, sa « manière » si appréciée de ses contemporains. Écho à demi étouffé de l'ère révolutionnaire, son désir contradictoire en soi de donner la paix et aux chaumières et aux châteaux ne pouvait avoir que peu de portée en ces débuts du XIX^e siècle qui avait tourné la page sur l'âge des Lumières.

Malgré une édition de ses *Œuvres complètes* parue encore de son vivant, Johanna Schopenhauer fut bientôt oubliée.⁶ En 1828, elle avait quitté Weimar pour passer le reste de ses jours à Bonn en se consacrant à la rédaction définitive des textes qu'elle destinait au corpus de ses œuvres. Devenue pauvre et souffrante, elle fut soulagée par une pension que le grand-duc de Saxe-Weimar lui accorda pendant les deux dernières années de sa vie. Elle était revenue en Thuringe en 1837 et mourut à Iéna le 16 avril 1838. Sur sa pierre funéraire on a buriné les ailes d'un papillon qui s'envole...

NOTES

1. Cf. Marie-Claire Hooek-Demarle, *La femme au temps de Goethe*. Paris: Stock 1987.
2. La bibliographie *Frauenreisen 1700-1810* (Brême: Donat, 1991) établie par Annegret Pelz et Wolfgang Griep recense plus de deux cents récits de voyages écrits par des femmes.
3. Cf. *supra* p. 20-21.
4. Réédité en livre de poche (Munich: DTV, 1985) avec table, chronologie, bibliographie sélective et postface de Stephan Koranyi.
5. La traduction française parue en 1825 sous le titre *La Tante et la Nièce* et rééditée en 1842 est due à Pauline-Isabelle de Bottens, baronne de Montolieu (1751-1832), féconde romancière lausannoise, dont l'œuvre publiée ne comprend pas moins de cent cinq volumes.
6. Il est indéniable que se manifeste depuis quelques années un regain d'intérêt pour Johanna Schopenhauer. Outre différentes rééditions de ses récits de voyage et une traduction anglaise de ceux-ci, il faut avant tout signaler ici la belle anthologie *Im Wechsel der Zeiten, im Gedränge der Welt* finement établie et commentée par Rolf Weber (Berlin 1978; rééd. Munich 1986) ainsi que l'étude biographique due à Gertrud Dworetzki, psychologue originaire de Dantzig, *Johanna Schopenhauer. Ein Charakterbild aus Goethes Zeiten*. Düsseldorf: Drosde, 1987.